

## Recherches sociographiques



### François ROUTHIER et Grégoire TREMBLAY, *Le profil sociologique du séminariste québécois*

Jean-Paul Montminy

Volume 10, numéro 1, 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055450ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055450ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Montminy, J.-P. (1969). Compte rendu de [François ROUTHIER et Grégoire TREMBLAY, *Le profil sociologique du séminariste québécois*]. *Recherches sociographiques*, 10(1), 128–129. <https://doi.org/10.7202/055450ar>

présentement un « éclatement de la cellule familiale » et qu'enfin la famille devrait redevenir « le lieu du dialogue ». Ce risque de répéter des généralités est peut-être inhérent à la « méthode de contact global » utilisée par Lemieux.

Une dernière remarque. Les problèmes religieux qui se posent à l'homme d'aujourd'hui sont angoissants. Les religions, et l'Église québécoise en particulier, connaissent ce qu'il est convenu d'appeler une crise profonde. Les pasteurs ont raison de s'interroger. La sociologie peut certainement être une voie d'approche pour mieux comprendre le phénomène religieux. Il faudra pour cela qu'elle dépasse les études de structures pour essayer d'atteindre les niveaux plus profonds de la vie religieuse. Les urgences de la situation exigent, de ceux qui assument les responsabilités, qu'ils s'attaquent aux vrais problèmes. Les monographies régionales ne constituent peut-être pas les instruments indispensables dont les pasteurs ont présentement besoin dans leur travail quotidien.

Paul DAoust

*Département de sociologie et d'anthropologie,  
Université Laval.*

François ROUTHIER et Grégoire TREMBLAY, *Le profil sociologique du séminariste québécois*, Québec, Centre de recherches en sociologie religieuse, Université Laval, 1968, x+165 p.

*Le profil sociologique du séminariste québécois* présente les résultats d'une enquête faite auprès des 139 étudiants des trois premières années de théologie dans les grands séminaires de Québec, Chicoutimi, Rimouski et Trois-Rivières.

L'ouvrage se divise en deux grandes parties: l'histoire sociologique de la vocation, la perception du sacerdoce chez les séminaristes. Dans la première partie, la vocation sacerdotale est étudiée à partir de nombreuses variables: le contexte familial (dimension de la famille, famille rurale ou urbaine, condition sociale, climat religieux...), l'école et la paroisse, les personnes ayant influencé la vocation, l'évolution de la vocation (étapes et obstacles). La seconde partie, plus brève, réunit les observations des séminaristes sur le ministère souhaité, la spécialisation du prêtre. Certaines comparaisons avec des études faites dans d'autres pays sur le même sujet apportent un complément à cette recherche dont la présentation soignée et les nombreux tableaux facilitent la lecture.

Le travail sans prétention de Routhier et Tremblay offre un double intérêt: il nous présente un ensemble de constatations sur un thème pour la première fois étudié avec quelque rigueur scientifique au Québec; il permet de déceler les nombreuses questions que les chercheurs devront analyser en profondeur dans des travaux futurs. Au fil de la lecture, signalons quelques-unes de ces questions.

1. Aux pages 53 et suivantes de leur texte, les auteurs, parlant de la participation sociale des parents des séminaristes, écrivent que les parents « étaient relativement bien intégrés à la société qui les entourait » (p. 55). Ils appuyent leurs observations sur l'appartenance aux mouvements politiques ou sociaux.

Nous aurions aimé savoir quelle était l'intensité de cette participation et non seulement le nombre d'associations auxquelles les parents adhéraient; ceci, surtout en ce qui a trait aux mouvements catholiques. Nous savons tous, en effet, que des associations comme la Ligue du Sacré-Cœur, les Dames de Sainte-Anne, recueillaient encore naguère la quasi totalité des adhésions dans une paroisse. De là à conclure à une participation sociale valable, il y a un pas important.

2. L'analyse de l'influence de la paroisse ou de l'école (p. 57 sq.) dans le recrutement sacerdotal soulève plus d'une question. Ce ne sont pas les institutions elles-mêmes, mais des personnes individuelles (un pasteur, un professeur) qui ont joué un certain rôle

dans la vocation des séminaristes. Il serait intéressant de poursuivre les recherches en ce sens afin de mieux connaître les raisons pour lesquelles les milieux habituels et collectifs de vie — la paroisse plus que l'école — sont absents de la zone d'influence sur le choix du futur prêtre.

3. Si l'on met en relation des réponses portant sur le statut social du prêtre avec les réponses concernant les obstacles à la vocation sacerdotale, une certaine incohérence (peut-être une méconnaissance de la société actuelle) se manifeste chez les séminaristes. D'une part, en effet, on souhaite que le statut social du prêtre soit plus élevé qu'il ne l'est présentement. Par ailleurs, 48% des réponses indiquent l'attrait pour le confort (p. 97) comme principal obstacle au sacerdoce. On semble oublier ou ne pas savoir que, dans le Québec actuel, avoir de l'argent, et le confort qui en découle, constitue un indice majeur d'un statut social élevé.

4. À juste titre, les auteurs marquent leur étonnement (p. 133) devant l'orientation générale des réponses aux questions portant sur la perception du prêtre et l'attente des fidèles selon les séminaristes. La grande majorité des réponses à ces questions ne souligne que des qualités *personnelles* du futur prêtre laissant de côté les aspects de *service* ou de *métier*. À notre avis, le peu de place fait par les séminaristes au ministère paroissial (le culte 3.7%, la prédication 6%) est un indice très sérieux du désarroi dans lequel ils sont présentement quant à la définition de leur rôle.

Les brèves remarques qui précèdent, tout en indiquant l'intérêt de ce travail, ont voulu souligner certaines questions aux chercheurs qui voudraient poursuivre l'enquête dans ce domaine.

Jean-Paul MONTMINY

*Département de sociologie et d'anthropologie,  
Université Laval.*

Gustave LANCTÔT, *Montréal sous Maisonneuve, 1642-1665*, Montréal, Beauchemin, 1966; 333 p.

Une vie consacrée à la recherche historique, une carrière réussie commandent toujours le respect. Mais celui-ci doit-il nous imposer le silence sur le livre détestable que Gustave Lanctôt fit paraître en 1966 sous les auspices de la Commission du centenaire de la confédération ?

Nous ne le croyons pas, d'autant moins que ce *Montréal sous Maisonneuve* illustre, dans ce qu'elle a de plus plat et de plus consternant, toute une littérature historico-moralisante, que l'on continue ici et là de confondre avec l'histoire proprement dite.

Une des caractéristiques de ces ouvrages est d'aborder l'histoire du Canada par le biais de la monographie. En général, et c'est ici le cas, les renseignements sur le sujet même de l'étude ne suffiraient pas à remplir deux chapitres. Force est donc de noyer cette maigre documentation dans une histoire générale de la Nouvelle-France, laquelle est, de ce fait, appréhendée dans une perspective étroite qui fausse l'interprétation. Un autre trait commun à ces ouvrages est le goût de la polémique autour d'événements dont la portée justifie rarement leurs savantes exégèses. Les démonstrations de Lanctôt sur le combat du Long-Sault et le départ de Maisonneuve sont deux exemples de ces débats futiles et lassants.

Scrupuleux lorsqu'il s'agit des détails, l'auteur accumule les imprécisions quand il aborde les questions essentielles: recrutement et établissement des colons; stratification sociale et vie matérielle, mœurs et mentalités. Il semble diviser les habitants en deux catégories, les censitaires et les artisans (p. 102). Il paraît ignorer que l'engagé est, par définition, quelqu'un qui n'est pas libre de sa personne et qui ne possède pas de terre pendant la durée